# Panneau 1

Ce panneau présente le titre de l'exposition photo: Handicap et Conflit Armé, en anglais et en français.

Le texte en anglais apparaît en noir, celui en français est en gris.

Le logo de l'Académie de droit international humanitaire et de droits humains est placé en haut à gauche du panneau.

Le bas du panneau comprend la mention suivante:

Cette exposition photo est réalisée en partenariat et avec le soutien de la Legacy of War Foundation, Diakonia, la République et canton de Genève, le Centre de Compétence en Accessibilité de l’Association pour le Bien des Aveugles et Malvoyants, l'Association Dire pour Voir, et Gobet Rutschi, avec les logos de ces différentes institutions.

# panneau 2

## Accessibilité pour les Personnes Aveugles et Malvoyantes

Nous proposons, pour les personnes aveugles et malvoyantes, un parcours adapté à travers l’exposition. Ce parcours a été réalisé en collaboration avec le Centre de Compétence en Accessibilité de l’Association pour le Bien des Aveugles et Malvoyants et l’Association Dire pour Voir.

Le titre de l’exposition figure sur le premier panel. Le second (celui-ci) détaille les mesures d’accessibilité mises en place pour les personnes aveugles et malvoyantes.

Ce parcours porte sur les 26 premiers panneaux de l’exposition. Sa durée est estimée à environ 60 minutes. Le parcours démarre de ce côté de l’exposition (Genève ou Bains des Pâquis).

Les panneaux 3 à 6 présentent le contexte, la situation des personnes handicapées durant et suite aux conflits armés, le photographe Giles Duley, ainsi que projet de recherche et la publication de l’Académie de droit international humanitaire et de droits humains à Genève sur le sujet.

Les panneaux 7 à 26 présentent des images en noir et blanc de personnes handicapées durant et suite aux conflits armés, accompagnées de texte racontant l’histoire de ces personnes.

Chaque panneau du parcours est muni d’un QR code détectable au toucher placé sur le bord droit, à environ 1 mètre du sol. Il est ainsi possible de consulter les textes, légendes et descriptifs des panneaux en scannant le QR code avec un smartphone.

Deux visites guidées pour les personnes aveugles et malvoyantes et leurs proches sont également organisées aux dates et horaires suivants: dimanche 19 mai à 14:00 et dimanche 26 mai à 14:00. Ces visites sont gratuites et ne nécessitent pas d’inscription préalable. Elles démarreront du côté Genève de l’exposition.

# panneau 3

Ce panneau comprend une photo, sans texte.

Description de la photo

Une rue dévastée dans une zone de conflit, en plein jour. La photo est cadrée en largeur, au format paysage. Le fond de la rue correspond au centre de l’image.

La chaussée a été déblayée. Sur la droite: plus de trottoir visible, plusieurs monticules de gravats et un bâtiment effondré au niveau du premier étage.

A gauche, la ligne des constructions paraît maintenue: les réverbères de l’éclairage public surplombent la rue à intervalles réguliers mais les façades ont été ravagées, laissant des guirlandes de rideaux et de stores déchirés, de câbles et de fils électriques sectionnés.

Le trottoir est ponctuellement encombré de carcasses métalliques et d’autres objets, probables résidus d’arcades éventrées.

Au premier coup d’oeil, on ne distingue aucune présence humaine dans ce décor. Après un temps, comme s’il fallait reprendre ses esprits après un choc, trois silhouettes se détachent des ruines: deux au fond de la perspective, au milieu de la rue, et une au sommet du bâtiment sinistré, au premier plan à droite, parmi les fers à béton mis à nu.

# panneau 4

Ce panneau comprend le texte suivant.

Environ un milliard de personnes vivent aujourd’hui avec un handicap et présentent des incapacités physiques, mentales, intellectuelles ou sensorielles durables. Un grand nombre de ces personnes vivent dans des pays en conflit.

L’impact est énorme. Les personnes handicapées sont plus à risque d’être blessées ou tuées durant un conflit, soit parce qu’elles sont des cibles ou des victimes d’attaques, soit parce que, non prises en compte dans les procédures d’évacuation, elles sont abandonnées sur place. Les personnes handicapées sont également souvent exclues de l’aide humanitaire en raison d’obstacles ne leurs permettant pas d’obtenir de la nourriture et des soins médicaux ou d’accéder à un abri. Enfin, elles sont davantage exposées au risque de subir des violences, y compris sexuelles.

Une fois le conflit terminé, elles sont souvent exclues des processus de paix et n’ont qu’un accès limité à la justice. Leur rôle et contribution à la prévention et au règlement des conflits est, de ce fait, encore largement ignoré.

En dépit de cet impact, les personnes handicapées restent les victimes oubliées des conflits armés. Afin de mettre en lumière leur réalité, l’Académie de droit international humanitaire et de droits humains à Genève, un centre conjoint de l’Université de Genève et de l’Institut de hautes études internationales et du développement, s’est associée au photographe Giles Duley pour raconter l’histoire de certaines d’entre elles.

Cette exposition fait partie d’un projet de recherche mené par l’Académie de droit international humanitaire et de droits humains à Genève et qui porte sur les obligations légales des états, des groupes armés et des organisations humanitaires à l’égard des personnes handicapées en temps de conflit et en vertu du droit international humanitaire et des droits humains. La publication ‘Disability and Armed Conflict’ est le résultat de cette recherche. Elle énumère ces obligations et formule un certain nombre de recommandations sur la manière dont elles peuvent être mieux respectées afin de ne laisser personne de côté.

En haut à gauche du panneau, est placé une photo au format portrait de la couverture de la publication ‘Disability and Armed Conflict’. La couverture est dans les couleurs verts avec des nuances de blanc, on dirait un mur. Elle comprend le titre de la publication, le nom de l'auteur (Alice Priddy), la date (Mai 2019) ainsi que le logo de l'Académie de droit international humanitaire et de droits humains.

# panneau 5

Ce panneau comprend une photo de Giles Duley, photographe et Président de la Legacy of War Foundation, suivie d'un texte dans lequel il présente l'exposition et son travail.

## description de la photo

Le portrait est cadré en hauteur, en légère contre-plongée.

Le sujet est installé sur un socle cubique blanc ; le corps se présente légèrement de biais, l’épaule gauche est en avant, tandis que le visage est de face.

Il a les cheveux foncés; il porte une barbe courte, des lunettes à monture fine. Il est vêtu de noir, short et tee-shirt de coton.

Il regarde droit devant lui, peut-être vise-t-il légèrement au-dessus de l’objectif…, il a gardé la bouche fermée, sans sourire.

Son expression laisse entendre que la décision n’a pas été facile à prendre…

Au poignet droit, un bracelet à grosses mailles; la main est posée sur le genou.

Le bras gauche est sectionné à la hauteur du coude. La jambe gauche sous le genou. La jambe droite avant le genou. Les cicatrices ont laissé de profondes entailles dans la chair.

## Texte de Giles Duley

Il n’y a pas de vérité dans la photographie, juste de l’honnêteté. Aucune image ne peut raconter une histoire dans son intégralité ou refléter fidèlement le caractère d’une personne. Comme photographes, nous essayons seulement de capturer un instant, un bout de lumière qui donne un aperçu d’une autre vie.

Avec un projet comme celui-ci, aussi complexe et dans la nuance, je ne pourrai jamais raconter l’histoire d’une personne dans sa globalité. Chacun de nous a son propre avis sur la manière dont nous devrions présenter ou parler des personnes handicapées. Pour moi, c’est une pensée dangereuse, qui implique que nous ne voyons alors plus ces personnes comme des individus à part entière. Il n’y a pas de ‘juste’ manière de raconter une histoire, pas de récit unique pour parler de l’expérience d’une personne qui vit avec un handicap. Il n’y a pas de réalité en noir et blanc.

Ce projet est éminemment personnel. Je n’en parle pas souvent, mais je vis avec un handicap sévère. Lors d’un reportage sur les victimes de conflits armés, ma vie s’est trouvée mêlée à la leur lorsque j’ai perdu trois membres dans l’explosion d’une mine. Le prix que j’ai payé pour faire mon travail était énorme, mais le présent que j’ai reçu en retour l’est également – je peux comprendre ces histoires mieux qu’aucun autre photographe. Cet autoportrait n’est pas facile à montrer: mais je le fais en solidarité avec ceux qui ont partagé leurs histoires avec moi.

Certains jours, je me sens des ailes, et pense avoir dépassé les barrières que ces blessures ont placées sur mon chemin. D’autres jours, je me sens faible, je m’assois et pleure en pensant que je ne suis pas assez fort. Qui suis-je ? Je suis obstiné, je suis fort, je suis incassable, je suis difficile, je suis vulnérable, je suis faible, je suis apeuré, je suis en colère, je suis reconnaissant, je suis généralement heureux, mais parfois ne le suis pas. C’est ce que nous sommes – vivre avec un handicap implique que nous ne sommes ni des héros, ni des victimes. Personne ne doit avoir pitié de nous ou, au contraire, nous mettre sur un piédestal. Nous sommes vous. Nous sommes comme tous les autres êtres humains: complexes, contradictoires et merveilleusement uniques. Et nous demandons à être vus comme tels.

Ces images et histoires vous donnent un aperçu de la vie d’autres personnes. J’espère qu’elles le font avec une honnêteté et une intensité que vous ne croisez pas tous les jours. Le bien, le mal, le rire, les larmes: la vie telle qu’elle est.

Aucun d’entre nous ne devrait être désavantagé en raison de sa race, de sa culture, de sa religion, de son genre, de son âge, de son orientation sexuelle ou de son handicap. Nul ne devrait faire face à une vie de préjudices en raison d’une blessure, ou voir ses droits humains bafoués en raison d’un handicap. Dans toutes les histoires présentées ici, il n’est plus question de nous et d’eux: il est simplement question de nous. Et nous ne pouvons avancer que lorsque nous avançons ensemble.

# panneau 6

Ce panneau contient la citation suivante d'Alice Priddy, Chercheuse à l'Académie de droit international humanitaire et de droits humains et auteure de la publication ‘Disability and Armed Conflict’:

‘Les conflits ont un impact énorme sur les personnes handicapées, et pourtant, ces dernières en sont aujourd’hui les victimes oubliées. Cette exposition et notre recherche montrent que la protection du droit international humanitaire et des droits humains doit s’appliquer à tous et que personne ne doit être laissé de côté.’

# panneau 7

Ce panneau comprend une seule photo, sans texte.

## Description de la photo

Le cliché est cadré en largeur, au format paysage.

Au premier coup d’œil, on voit un groupe de 4 hommes dans un intérieur.

On découvre dans un deuxième temps, à l’arrière-plan, par une ouverture sans porte, une seconde pièce avec 2 autres hommes.

La lumière du jour entre par la gauche; elle est tamisée dans la première pièce, presque crue dans la seconde.

La première pièce pourrait être une arrière-boutique. Des pages de catalogues sont affichées au mur, probablement les produits disponibles dans ce commerce…

Contre le mur de la pièce du fond, quelques rayonnages présentent de rares flacons en plastique blanc.

Dans la première pièce, tout à droite, derrière une porte vitrée, de semblables rayonnages mais plus serrés et bien chargés: ce doit être la réserve…

Il y a 6 personnages en tout, qui forment deux groupes distincts.

Les 2 hommes de la pièce du fond se tiennent debout, leurs regards sont dirigés vers la scène du premier plan.

L’un s’est approché: les mains dans les poches, la tête penchée sur le côté, un demi-sourire participatif éclaire son visage.

L’autre se tient contre le mur du lointain: il a l’air emprunté, voire peiné.

Au premier plan, on boit le thé dans des tasses en verre. Rassemblés derrière un bureau sans âge, trois hommes, assis, font face à l’objectif.

Au centre de l’image, un jeune homme, une vingtaine d’années, tout au plus, est assis sur une chaise roulante dans l’encadrement du passage vers l’autre pièce. Il tient sa tasse dans sa main droite, son bras repose sur l’accoudoir d’un siège à tubes chromés. Il a tourné la tête vers son voisin de droite: paupières fermées sous d’épais sourcils, bouche entrouverte, son visage exprime la douceur ou le bien-être, presque l’abandon…

Son voisin de droite paraît tout aussi jeune mais son visage est dans l’ombre; on devine que la bouche est fermée et que les yeux sont mi-clos: on dirait qu’il vient de parler…

Le troisième homme est assis à droite, devant la porte vitrée de la réserve, il a posé sa tasse sur le bureau. Moustache et cheveux noirs, il affiche une bonne quarantaine d’années: il est indubitablement l’aîné du groupe. Il regarde les deux jeunes avec un franc sourire.

Le quatrième homme est à gauche, tout devant, une fesse en appui sur le bureau. Comme il est en train de boire, son nez, sa bouche et son menton sont masqués par la tasse et la main. Il porte un jeans et un blouson à col de fourrure.

En considérant les visages et les caractères arabes sur les pages des catalogues, nous sommes au Moyen-Orient…

# panneau 8

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### Odai. Gaza. 2015

Bébé, Odai Ali a souffert d’une fièvre qui l’a rendu sourd et a altéré son développement physique et intellectuel. Il a, par la suite, commencé une école de langage des signes, mais les enseignants n’ont pas pu accompagner son développement intellectuel. Quand Odai a commencé à avoir des crises d’épilepsie à l’âge de 10 ans, il a dû quitter l’école.

Malgré sa surdité et ses difficultés à utiliser le langage des signes, Odai a développé sa propre manière de communiquer à travers des signes de main que sa famille a appris à comprendre. Après avoir quitté l’école, Odai a travaillé dans la ferme familiale. Tout a brusquement changé le 10 juillet 2014. Alors qu’Odai abreuvait les vaches, la ferme a été attaquée par les forces armées israéliennes.

En raison de sa surdité, Odai n’a pas entendu les sirènes d’alarme et ne s’est donc pas mis à l’abri. Une roquette est tombée à côté de lui, le projetant cinq mètres plus loin. Odai a atterri sur le dos et est aujourd’hui paralysé en raison de l’impact. Désormais en fauteuil roulant, il a dû lutter pour retrouver son indépendance. Vivant au deuxième étage d’un appartement, Odai ne peut compter que sur sa famille pour monter et descendre les escaliers. Il a peur de retourner à la ferme et est sujet à des sautes d’humeur.

‘Il comprend la guerre contre Israël, les combats, et ce qui lui est arrivé’ explique son père Abu Addullah. ‘Il a ses propres signes: pointer avec son doigt veut dire tirer; bouger sa main comme s'il ramassait quelque chose ou en imitant le crabe, signifie un bombardement. Quand il sait qu’il y a des avions, il a peur et refuse de sortir.’

## Description de la photo

Le cliché est cadré en largeur, au format paysage.

Une cage d’escalier dans un immeuble: le crépi des murs et de l’escalier renvoient une lumière très blanche.

On retrouve Odaï, le jeune homme qui était au centre de la photo précédente.

Il est maintenant à mi-chemin de la volée d’escalier, dans son fauteuil roulant, en bascule arrière, dos à la pente, les genoux à la hauteur du menton.

Son visage est tourné vers le photographe mais le regard file vers la gauche; la bouche est close, étirée: on ne saurait dire si l’expression est malicieuse ou effrayée.

Derrière lui, tenant fermement les poignées du fauteuil, on reconnaît le personnage au blouson à col de fourrure, celui que l’on voyait de profil, en partie masqué par sa tasse de thé.

On distingue maintenant un visage assez jeune, le front haut et les traits fins. Paupières closes et lèvres pincées, il paraît sereinement concentré, appliqué dans son effort.

Difficile de déterminer si Odaï rentre chez lui ou s’il sort…

# panneau 9

Ce panneau comprend une photo, sans texte.

## Description de la photo

Le cliché est cadré en largeur, au format paysage.

Sur un fond très sombre, en gros plan, une main d’enfant qui a saisi le doigt d’une main adulte.

Pas de tension sur les jeunes articulations, ni d’étranglement sur l’index de l’homme: on devine l’habitude et l’évidence du réconfort.

Il se peut que la manchette de la chemise, lisse et blanche, contribue au sentiment de calme qui émane de cette image.

Pour la précision, sur la main droite de l’adulte, le pouce est escamoté, les trois derniers doigts sont légèrement repliés, et l’index, sans être tendu, indiquerait 4 heures s’il était placé sur le cadran d’une montre.

La main de l’enfant, également une main droite, enserre le doigt adulte entre le pouce et l’index, tandis que les trois autres doigts se déploient en éventail vers le haut de la main.

On dirait la patte d’un petit oiseau qui vient de regagner son refuge.

# panneau 10

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### Maryam. Gaza. 2015

La première image montre Maryam tenant la main de son père. En 2006, sa maman alors enceinte a frôlé la mort lors d’un attentat suicide. De ce fait, Maryam est née avec une grave paralysie cérébrale hypotonique. Elle est incapable de parler, de marcher ou de se nourrir. En 2004, Maryam a été blessée par une roquette israélienne qui a frappé sa maison. L’avertissement donné avant l’attaque n’a pas laissé assez de temps à Maryam et à sa famille pour fuir, notamment en raison de ses problèmes de mobilité.

‘Lors de ma dernière visite à Maryam et à sa famille, j’ai enfin pu faire la photo que je recherchais. Alors que je discutais avec Farah, j’ai remarqué que Maryam agrippait fermement le doigt de son père. J’ai sorti mon appareil, pris quelques photos, puis l’ai rangé.

Ce voyage m’a rendu cruellement conscient des restrictions de la photographie. Je ne pourrai jamais retranscrire pleinement les horreurs vécues par les personnes que je rencontre, je ne suis même pas sûr de vouloir essayer. Mais étrangement, passer du temps avec elles, les écouter, les observer avec mon appareil photo m’a montré quelque chose d’autre.

La réalité à laquelle sont confrontées Maryam et sa famille est très dure et les perspectives sont sombres. Ils vivent piégés dans un cauchemar, avec très peu de soutien. Cependant, ce que j’ai aperçu était un moment de partage et d’humanité, un geste simple, universel et sans barrières. Une fille qui cherche la sécurité, s’accrochant à la main de son père, qui ne souhaite que la protéger. Cela devrait sans aucun doute être un droit universel.’

## Description de la photo

Le cliché est pris à l’extérieur, cadré en largeur.

Sur le bord droit, le pied d’un immeuble: une paroi claire et granuleuse, sans fenêtres; un graffiti sprayé représente un minaret, une mosquée, avec des caractères arabes. Au bout de la perspective, à l’arrière-plan, un autre immeuble. Sur le bord gauche : un arbre trapu au feuillage dense; un tas de foin au premier plan.

Maryam est dans les bras de son père.

On le voit de dos ; il porte un gilet sombre sur une chemise blanche.

Elle est presque de face, la tête penchée sur l’épaule de son père, les yeux clos.

Sa main droite est enfouie dans ses cheveux ; les doigts de sa main gauche sont en extension, derrière la nuque du père.

La bouche du père est collée à la joue de sa fille.

Maryam sourit. On voudrait l’entendre rire…

# panneau 11

Ce panneau comprend une photo, sans texte

## Description de la photo

C’est le portrait de deux jeunes filles, cadrées debout, de la tête aux genoux, côte à côte.

L’une tient ses bras le long du corps: le dos des mains est visible, les doigts sont légèrement repliés.

L’autre tient son bras gauche à l’équerre; le poignet s’est enroulé autour du nombril, le petit doigt pointe vers le sol.

Elles sont habillées à l’identique: une stricte robe noire sans manches, sur des bas noirs, avec un chemisier clair, boutonné aux poignets.

L’une porte un hijab blanc, sur un turban noir qui lui couvre le front et les sourcils.

L’autre est tête nue; ses cheveux doivent être rassemblé sur l’arrière mais quelques mèches se sont échappées et tourbillonnent.

On dirait qu’elles ont choisi d’esquiver l’objectif du photographe et qu’elles s’amusent de cette bonne blague: bouche close, la tête légèrement inclinée sur le côté, l’une cherche la hauteur tandis que l’autre rit de toutes ses dents, les yeux clos et la tête penchée vers le sol.

Chacune porte une étoile de papier, épinglée sur l’épaule gauche ; quelques branches sont repliées, froissées, peut-être hilares…

On dirait que le photographe a saisi un moment de pure joie.

# panneau 12

Ce panneau comprend uniquement du texte.

## Texte

### Khadija et Ghada. Centre ‘Right To Live’, Gaza. 2015

Le centre ‘Right to Live’ à Gaza fournit des services de réadaptation, d'éducation et de santé aux enfants atteints de déficience intellectuelle et d'autisme. Ces services comprennent notamment un suivi psychologique, de la physiothérapie, de l’orthophonie, le développement des compétences ainsi que des soins de santé. Chaque jour, environ 400 enfants viennent au centre. A cela s’ajoute les interventions d’urgence, estimées à environ 130.

En 2014, le centre a été bombardé, occasionnant de sérieux dommages au programme d’intervention d’urgence et aux salles de thérapie qui, dès lors, n’ont plus pu être utilisées (elles ont été réparées depuis).

Khadija et Ghada, qui sont toutes deux atteintes de trisomie 21 (syndrome de Down), étudient à l’école, et Heba est leur assistante d’enseignement.

Voici un extrait de notre conversation:

Khadija: J’ai 14 ans. J’aime les mathématiques, l’arabe et les sciences. J’adore l’école. Tous mes amis sont des filles.

Heba: Je suis venue au centre quand j’avais 4 ans, j’ai étudié ici et j’y suis désormais assistante en enseignement. C’est ma maison, ma vie, j’y ai tous mes amis.

Khadija: Je voudrais devenir médecin.

Ghada: Je voudrais être journaliste ou directrice. J’aime bricoler, le dessin et mettre des étoiles sur les objets.

Heba: Quand je suis revenue avant la fin de la guerre et que j’ai vu le bâtiment, j’ai pleuré parce que nous voulions avoir un endroit où il fait bon vivre. Les gens n’avaient ni pain, ni riz, ni nourriture et vivaient sous des tentes.

Khadija: Toutes les fenêtres de notre classe étaient brisées. Je me suis sentie très triste. Le son était fort et effrayant. Lorsque les bombardements étaient très intenses, nous nous sommes échappés avec tous mes cousins et ma tante et avons déménagé de maison en maison.

Ghada: J’ai peur de dormir seule la nuit.

# panneau 13

Ce panneau comprend une photo, sans texte.

## Description de la photo

Le cliché est cadré en largeur, au format paysage.

Une photo d’intérieur: un séjour ou, plus probablement, une cuisine ; il y a du carrelage sur le sol, un appareil électro-ménager à gauche.

Au centre de l’image, de face, un fauteuil roulant en métal chromé.

Elle a pris la pose… Une enfant, pas encore une jeune fille.

La chevelure, très noire, est séparée par une raie au milieu ; deux petits chignons, presque comiques, surgissent à l’arrière du crâne, de part et d’autre.

De larges anneaux aux oreilles, un pendentif autour du cou, un vêtement au col parsemé de brillants.

De l’enfance, il y a encore les membres frêles et le buste perdu dans un siège trop grand.

Il y a cependant le geste. Celui qui place, à la base du cou, avec une sorte de pudeur d’un autre âge, une main aux ongles peints sur une échancrure trop marquée.

Il y a surtout ce regard foncé, qui nous interroge, et cette bouche fermée, presque pincée, comme si tout était dit…

On a pu croire, au premier coup d’oeil, que la petite fille avait replié sa jambe gauche sous elle. On découvre que la jambe du pantalon est vide.

# panneau 14

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### Yasmine. Mossoul, Irak. 2018

Le cancer de Yasmine s’est déclaré lorsqu’elle avait quatre ans, puis, après un traitement, elle semblait avoir guéri. Au cours des années qui ont suivi, Yasmine a pu mener une vie normale. En 2014, le cancer est revenu, mais la situation était différente: L’État Islamique (DAESH) contrôlait la ville.

La plupart des habitants de Mossoul n’ont plus eu accès aux soins de santé et même lorsqu’ils pouvaient se rendre à l'hôpital, il y manquait cruellement de fournitures et la plupart des médecins spécialistes se cachaient ou avaient quitté la ville.

‘Mon père m'a emmené une fois chez un agent paramédical, me dit Yasmine. Mais DAESH nous a arrêtés et nous a dit Amène-la plutôt à la mosquée.’

Au cours de la bataille pour le contrôle de la ville, de nombreux hôpitaux ont été détruits. Ainsi, même après la fin de l’occupation par DAESH, Yasmine ne pouvait toujours pas se faire soigner.

‘Elle peut supporter tant de choses sans se plaindre’, a expliqué Yazan, son père, ‘elle est tellement patiente.’

Lorsqu'ils ont finalement réussi à emmener Yasmine dans un hôpital installé par une ONG, ils ont découvert que le cancer s'était propagé. Yasmine a dû être amputée d'une jambe à hauteur de la hanche. Même à ce moment-là, elle n'avait pas peur, insistant pour signer elle-même le consentement à l'opération.

La guerre, ce n’est pas seulement les blessures causées par les armes à feu et les bombardements; c’est aussi la perte d’un foyer, l’impossibilité d’aller à l’école et, dans le cas de Yasmine, d'accéder aux soins de santé.

Quelques semaines après la prise de cette photo, Yasmine est décédée. Sa famille a néanmoins voulu que nous partagions son histoire, en sa mémoire.

## Description de la photo

Intérieur. Le cliché est au format paysage. A l’arrière-plan, un frigo et le fauteuil roulant.

Yasmine dans les bras de son père.

Le père est de dos, la tête légèrement penchée en avant, vers la droite. On voit surtout ses épaules et sa nuque.

Le visage de Yasmine émerge de l’épaule gauche du père, on distingue à peine quelques brillants du col de son vêtement.

Elle a planté son regard dans l’objectif du photographe avec, presque, un sourire.

Ses grands yeux noirs nous racontent ce que nous ne pouvons pas comprendre.

Seuls la barrette dans la coiffure (avec les élastiques pour les deux petits chignons) et les objets indéfinissables (un dans chaque main), plaqués sur les épaules du père, nous disent que c’est une enfant qui emporte son petit monde dans son refuge…

# panneau 15

Ce panneau comprend une photo, sans texte

## Description de la photo

Le cliché est cadré en hauteur. Il y a du carrelage clair au mur, une large fenêtre avec un store à lamelles et des barres parallèles.

Une jeune fille dans un vêtement foncé, un foulard noir autour de la tête.

Des broderies sur le plastron de la robe; plusieurs bracelets au poignet gauche; des ballerines à bout brillant.

Elle est debout, légèrement tournée vers la gauche; les bras, tenus le long du corps, sont légèrement fléchis.

Le visage est souriant mais la bouche est fermée; les yeux grand ouverts pointent devant eux, loin de l’objectif du photographe.

Le bas de la robe est relevé, découvrant le genou droit: une bande élastique enserre un tibia sans mollet. Même habillage, semble-t-il, sur la cheville de la jambe gauche.

Le pied droit repose à plat sur le sol ; le talon gauche est détaché du sol; la jambe est raide.

A mieux y regarder, le sourire de cette jeune fille est peut-être un peu crispé, pas très rassuré…

Un badge plastifié est pincé à la base du foulard.

Ni un cours de danse, ni une salle de bal: il y a un déambulateur derrière les barres parallèles, à l’arrière-plan, sous la fenêtre.

# panneau 16

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### Baraq. Sulaimaniya, Irak. 2017

En 2003, les parents de Baraq Qahtan Dharee ont marché sur une mine à Kirkouk. Son père portait alors Baraq dans ses bras. Ses deux parents sont morts dans l’explosion et Baraq a perdu ses deux jambes.

Aujourd’hui, Baraq se rend régulièrement au centre de rééducation EMERGENCY pour se faire faire de nouvelles prothèses. L'un des défis auxquels sont confrontés les enfants qui grandissent avec la perte d’un membre est le besoin constant de réajuster la cavité accueillant la prothèse à mesure que l'enfant grandit.

Sur le mur de la clinique, des photographies délavées des patients évoquent le cycle de conflits et d’instabilité qui se perpétue en Iraq.

## Description de la photo

Ce cliché est cadré en hauteur. Il apparaît comme une mosaïque composée de 7 photos en largeur et 7 en hauteur, toutes au format portrait.

Les photos des bords sont rognées: on comprend que le photographe a effectué une sélection sur une fresque plus vaste.

Ce sont essentiellement des photos d’hommes, des adultes, des jeunes et des enfants; on distingue trois femmes.

Les poses mettent en évidence la prothèse substituant le membre perdu, une jambe, le plus souvent.

Les photos ont été prises à l’intérieur ou dans l’enceinte de la clinique, on retrouve certains éléments d’arrière-plan, d’une photo à l’autre.

Les visages sont concentrés, voire fermés; un homme sourit, assis sur un vélo de rééducation.

# panneau 17

Ce panneau comprend une photo, sans texte.

## Description de la photo

Un cliché d’extérieur, cadré en largeur.

Au premier plan, à gauche: un arbre au tronc tourmenté, le feuillage rare.

Derrière l’arbre: une hutte traditionnelle en terre sèche, avec un toit conique recouvert d’une toile aux bords dentelés.

A droite, toujours à l’arrière-plan: une tente moderne, rectangulaire, en toile claire estampillée UNHCR; un jerrycan d’eau en plastique blanc. Au loin, des herbes hautes et sèches, quelques arbres grêles.

Au centre de l’image: un espace de terre compactée; quelques cailloux, pas d’herbe; une natte a été déroulée sur le sol; une paire de mules semble abandonnée, petite pointure.

Devant la natte, plus proche de l’objectif, assise sur un tabouret rectangulaire en bois (une sorte de petite merveille artisanale…) une femme africaine se présente de profil.

Cheveux courts, le visage encore jeune, elle porte une chemise à manches courtes, de couleur claire, sur une jupe à fleurs; aux pieds, des mules en plastique.

Comme le tabouret est très bas, le placet est à la hauteur du mollet, ses poignets reposent sur ses genoux; les mains sont rassemblées mais ne paraissent pas jointes.

Cette femme semble attendre, ou chercher très loin, avec beaucoup de patience.

# panneau 18

Ce panneau comprend du texte, suivi de deux photos.

## Texte

### Betty. Camp de Réfugiés d’Omugo, Ouganda. 2018

Betty Knight, 38 ans et maman de cinq enfants, a perdu la vue il y a trois ans. Cela ne l'a pas empêchée de mener une vie bien remplie dans son village de Rumbek au Soudan du Sud. Betty y possédait un petit commerce, vendait des crêpes, élevait des chèvres et du bétail et avait suffisamment d'argent pour envoyer tous ses enfants à l'école.

Tout a changé lorsque la guerre est arrivée dans la région. Craignant des attaques, la famille est partie se réfugier en Ouganda. Lorsque Betty et sa famille sont arrivées au camp de réfugiés d'Omugo, Betty a dû faire face à de nombreuses difficultés. Peu familière avec son environnement, elle a perdu confiance en elle. Après être tombée dans un fossé non sécurisé près de sa hutte, elle ne s’est plus déplacée. Sa santé mentale s'est rapidement détériorée et, se sentant inutile et un fardeau pour ses enfants, elle a commencé à avoir des pensées suicidaires.

L’ONG Humanity and Inclusion lui a apporté un soutien psychologique, mais de nombreux services, informations et infrastructures dans le camp restent inaccessibles aux personnes malvoyantes, laissant Betty isolée, vulnérable et sans accès aux services de base. Betty est inquiète, car elle ne reçoit pas de serviettes hygiéniques: le chemin vers le point de distribution n'est pas indiqué et est dans un trop mauvais état pour pouvoir être emprunté par une personne malvoyante. ‘Une grande partie des informations se trouve sur des pancartes’, dit-elle, ‘mais personne ne me dit ce qui est écrit dessus’.

Ironiquement, sa hutte est juste à côté d’un grand panneau présentant des informations humanitaires essentielles.

Je lui demande: ‘Savez-vous ce que dit le panneau?’

‘Je ne savais pas qu'il y avait un panneau. Peut-être est-ce ce dans quoi je me suis cognée’ dit-elle.

## Description de la photo de gauche

Un cliché au format paysage.

A mi-hauteur de l’image, une ligne d’horizon formée par quelques collines à la végétation rase.

Au centre, coupant l’image comme un trait vertical, un arbre au tronc grêle.

A gauche, une hutte traditionnelle au toit de chaume, comme une chevelure un peu hirsute…

A droite, un panneau indicateur: un cadre en métal blanc et deux tiges plantées dans le sol.

A l’arrière-plan, derrière le panneau, une seconde hutte, des fagots de chaume et une tente blanche UNHCR.

Le panneau annonce la présence des latrines: un dessin pour figurer le lieu et l’utilisateur; du texte pour les conseils d’hygiène.

La hutte représentée est bien visible sur son support, les contours sont nets. La hutte véritable se fond dans le paysage, comme les petits nuages cotonneux sous ce ciel laiteux.

Il y a peu de contraste sur cette image : les formes et les teintes s’interpénètrent, difficile d’y trouver ses repères…

## Description de la photo de droite

Un fossé de drainage, en gros plan. Au format paysage, le sillon traverse l’image en diagonale, depuis le coin supérieur gauche.

La terre est nue, le sol rocailleux. Les pentes dessinent un V: le fond doit descendre à un mètre et il y en a peut-être deux, d’un bord à l’autre; l’excavation a découvert, sur un flanc, des pierres qui pourraient être tranchantes.

Charriés par les crues ou poussés par le vent, divers détritus s’y sont accumulés: du carton déchiré ou du papier fort ; un tissu chiffonné (en tout cas un agglomérat de couleur sombre) ; d’autres taches claires, difficilement identifiables.

Sous ce soleil au zénith, un premier coup d’oeil a cru voir des ossements… Sinistre mémoire.

L’ombre timide, qui encercle l’arbre frêle en bordure du fossé, apparaît soudain comme une présence rassurante.

# panneau 19

Ce panneau comprend une photo, sans texte

## Description de la photo

Au format paysage, une vue plongeante sur une main gauche chargée d’une poignée de graines de haricots. En survol, l’index de la main droite, légèrement fléchi.

En contrebas, plus flou, un genou puis le pied et les orteils. On distingue quelques graines sur le sol.

En haut de l’image, rognées par le cadrage, deux bassines de métal, côte à côte: celle de droite est bien remplie; on voit le fond de l’autre.

On imagine la séquence, mille fois répétée à l’intérieur de ce triangle: puiser, trier, vider.

Cette image pourrait être un hommage à la main. Ici, les plis profonds aux articulations, l’incroyable réseau de stries sur la peau, l’ongle râpé du pouce racontent des années de dur labeur.

# panneau 20

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### Beatrice et Reida. Camp de Réfugiés d’Omugo, Ouganda. 2018

C’est de la nourriture la plus basique qu’il soit.

Une poignée de haricots cuits sur du bois pour nourrir une famille de quatre personnes.

Chaque jour, vous vous réveillez et triez les haricots. Vous faites cuire les haricots. Vous mangez les haricots.

Si vous avez de la chance, vous le faites deux fois par jour. La plupart du temps, ce n’est qu’une fois. Sinon, vous êtes assis près de votre tente dans l'ombre que vous pouvez trouver. Vous rêvez de chez vous et espérez que la paix reviendra. Si la paix revient, vous pourrez rentrer à la maison et planter des légumes. Vos enfants pourront retourner à l'école.

D’ici là, vous attendez le lendemain et la prochaine poignée de haricots.

C'est la vie sous sa forme la plus basique.

C'est la survie.

C’est la vie de Reida Tabu, 35 ans, et de sa fille Beatrice, 10 ans, paralysée depuis l’âge de six ans après avoir contracté le virus de la polio. Leur vie au Soudan du Sud était agréable, mais la guerre a tout changé. Des gens ont été poignardés dans leur maison, des voisins ont été tués et, craignant de perdre la vie, Reida et Béatrice ont cherché refuge en Ouganda.

En tant que mère célibataire (son mari est décédé il y a deux ans), Reida ne peut pas travailler car elle doit s’occuper de Beatrice. Elle a donc du mal à trouver assez de nourriture pour nourrir sa famille.

Sans fauteuil roulant et en raison des terrains accidentés et inaccessibles du camp, Beatrice est isolée des autres enfants et ne peut pas aller à l’école.

## Description de la photo

Un cliché d’extérieur, cadré en largeur.

Au centre de l’image: Béatrice, installée sur un rocher plat. Un peu en retrait sur la droite, sa mère, assise sur un autre bloc de pierre.

Dans leur dos : un nuage de poussière, ou de la fumée (on croit discerner, entre les pierres, les bûches d’un foyer), 2 bidons d’eau et 2 tentes UNHCR.

De la terre damée sur le sol; des arbres et des arbustes à l’arrière-plan.

On voit Reida, de trois-quarts: une jupe élimée, un chemisier déchiré à l’épaule, un collier perles transparentes autour du cou.

Dans une position presque accroupie, ses avant-bras reposent sur ses genoux, elle tient ses mains rassemblées, l’une dans le creux de l’autre.

La fille tient ses mains dans une position similaire; ses jambes sont repliées sous elle. Les vêtements paraissent bien éprouvés.

Elle fait face à l’objectif mais ne semble pas le voir; sa bouche est entrouverte mais ce n’est pas un sourire.

Le regard de la mère est tourné vers la droite, hors champ; les sourcils semblent préoccupés.

# panneau 21

Ce panneau comprend une photo sans texte.

## Description de la photo

Un cliché d’extérieur, cadré en largeur.

Le sol est rocailleux; le paysage est constitué de broussailles et d’arbustes.

Un rai de lumière pénètre en oblique depuis la gauche, créant un léger effet de contre-jour.

Au centre de l’image: un homme debout, de profil, une pioche sur l’épaule droite, du côté de l’objectif.

On ne voit pas son visage car sa tête est tournée de l’autre côté.

Il porte une chemise à manches courtes, avec des motifs léopard, un pantalon sombre et… une seule sandale.

Il a fallu un temps pour réaliser que l’homme tenait en équilibre sur sa jambe droite.

L’autre est interrompue à mi-cuisse; le pantalon replié passait pour un baluchon porté par la main gauche.

# panneau 22

Ce panneau comprend du texte, suivi d'une photo.

## Texte

### John. Camp de Réfugiés d’Omugo, Ouganda. 2018

John Ayume, 62 ans, s'est fait amputer la jambe en 2012 en raison d’un cancer. Lorsque les tirs ont commencé de nuit dans son village du Soudan du Sud, John et sa femme ont dû fuir rapidement. John a pris ses béquilles mais, dans l'urgence, il a laissé sa prothèse derrière lui.

L’absence de prothèse est source de frustration pour John.

‘Nous ne serions pas handicapés si nous le pouvions. Si j'avais ma jambe, je serais valide.’

L’absence de prothèse n’a pas empêché John de devenir une figure active de la communauté. John travaille dans le camp comme volontaire. Il se déplace dans tout le camp, identifie les personnes vulnérables et handicapées et les aide à obtenir de l'aide.

## Description de la photo

Dans le même paysage de rocaille et de végétation basse, John nourrit ses poules.

Le cliché est pris en largeur. John est sur la gauche, cadré de trois-quarts.

On distingue mal les traits de son visage à cause du léger contre-jour.

Penché en avant, en équilibre sur sa jambe droite, il tient dans sa main une petite écuelle de métal; il a de la farine sur les doigts.

Sur la droite de la photo, un petit abri à toit rond, composé de chaume, de coupons de carton et de bâche plastique.

Il y a un carré de terre cultivée, à l’arrière-plan.

Les béquilles de John sont posées sur le sol, derrière lui.

# panneau 23

Ce panneau comprend une photo sans texte

## Description de la photo

C’est le portrait d’une main gauche dressée, comme une statue… Le dos de la main est cadré en amont du poignet jusqu’au bout des doigts.

En réalité, les deux mains sont présentes, paumes étroitement plaquées et ajustées. Les trois doigts du centre sont rassemblés; l’auriculaire, légèrement arqué, se tient à l’écart, à l’instar du pouce.

La peau est foncée, presque lustrée, comme un beau cuir. Les ongles sont très clairs, quasi lumineux.

Un complexe réseau de veines, de stries et de ridules raconte le travail des ans, comme l’écorce d’un arbre vénérable.

En toile de fond, une surface uniforme de terre sèche et craquelée.

# panneau 24

Ce panneau comprend du texte, suivi de deux photos.

## Texte

### Catarina. Camp de Réfugiés d’Omugo, Ouganda. 2018

Pour Catarina Kade, 70 ans, la vie au Soudan du Sud était agréable. Ses amis et sa famille étaient auprès d’elle, il y avait de quoi manger, et Catarina pouvait se déplacer sur les chemins et toutes avec sa chaise roulante.

Mais la guerre a éclaté. Les gens du village de Catarina ont été abattus et elle se rappelle précisément quand le massacre a commencé. Sa famille l'a aidée du mieux qu'elle a pu, mais durant la fuite, Catarina a dû abandonner son fauteuil roulant. Durant le voyage en Ouganda, qui a duré une semaine, elle n’a ainsi pu compter que sur une seule béquille.

Catarina se sent maintenant très seule dans le camp. Le terrain est très rocailleux et elle ne peut pas se déplacer facilement. Elle aimerait pouvoir aller parler avec ses voisins, mais passe la majeure partie de la journée seule, à l'ombre de sa hutte.

Une ONG a proposé de construire des toilettes à Catarina car elle ne peut pas se déplacer en fauteuil roulant jusqu’aux toilettes communes du camp. Cependant, dû à un manque de communication entre les différentes agences impliquées dans la construction, ces toilettes ont une haute marche à l’entrée. Catarina n'aime pas se plaindre, mais même avec des toilettes à l'extérieur de sa hutte, elle doit utiliser un seau.

‘Quand on est handicapé, on ne peut pas le nier, il faut supporter son quotidien’, dit-elle, ‘Mais peut-on rendre le sol plus plat pour que je puisse me déplacer?’

## Description de la première photo

Un cliché d’extérieur, au format paysage.

Au premier plan, sur la moitié droite de l’image, Catarina est assise dans un fauteuil roulant à tubes chromés. On voit son profil gauche. Elle porte une fine robe claire.

L’expression du visage est très digne: la tête est légèrement penchée vers l’avant, les yeux sont fermés et la bouche semble tenue close par sagesse…

Le fauteuil est stationné au coin d’une hutte, à l’ombre du toit de chaume, parallèle au mur.

On reconnaît la terre sèche et craquelée, qui a servi de décor à ses mains sur la photo précédente.

Plus loin sous les arbres, à l’arrière-plan, sur la moitié gauche de l’image : trois enfants assis sur le sol et un homme jeune, debout.

## Description de la deuxième photo

Un cliché d’extérieur, cadré au format paysage.

Au premier plan, à gauche: un arbre sec. Tout à droite, une hutte traditionnelle à toit de chaume.

Au centre de l’image, juché sur un socle en ciment d’au moins 20 centimètres de hauteur, un édicule sans toit, composé de trois murs en briques et d’une porte.

Alentour, le terrain est aride et bosselé, jonché de pierres.

Ce panneau comprend une photo sans texte.

## Description de la photo

Un cliché d’extérieur, cadré au format paysage.

En toile de fond, un mur en brique sèche qui ferme la perspective. Au sol, une terre bosselée et des pierres.

Au centre de l’image, presque au pied du mur : une femme en robe claire, recroquevillée, indiscutablement âgée.

Elle est assise sur un tabouret bas, face à l’objectif.

Elle a tourné sa tête vers la gauche mais sa main, incroyablement longue et fine, plaquée contre la joue, masque l’essentiel de son profil.

Les genoux se touchent; son pied droit repose à plat sur le sol mais la jambe gauche semble désarticulée: elle file à l’horizontale, le pied descend à l’équerre et les orteils semblent écrasés contre le sol.

Tout à droite, deux gamins se tiennent à l’écart, en appui contre le mur, comme en position d’observation prudente.

L’expression de ces jeunes visages est difficile à déchiffrer: l’air est sévère, sans nulle trace d’amusement ou de compassion.

La vieille dame paraît bien seule…

# panneau 25

Ce panneau comprend une photo sans texte.

## Description de la photo

Un cliché d’extérieur, cadré au format paysage.

En toile de fond, un mur en brique sèche qui ferme la perspective. Au sol, une terre bosselée et des pierres.

Au centre de l’image, presque au pied du mur : une femme en robe claire, recroquevillée, indiscutablement âgée.

Elle est assise sur un tabouret bas, face à l’objectif.

Elle a tourné sa tête vers la gauche mais sa main, incroyablement longue et fine, plaquée contre la joue, masque l’essentiel de son profil.

Les genoux se touchent; son pied droit repose à plat sur le sol mais la jambe gauche semble désarticulée: elle file à l’horizontale, le pied descend à l’équerre et les orteils semblent écrasés contre le sol.

Tout à droite, deux gamins se tiennent à l’écart, en appui contre le mur, comme en position d’observation prudente.

L’expression de ces jeunes visages est difficile à déchiffrer: l’air est sévère, sans nulle trace d’amusement ou de compassion.

La vieille dame paraît bien seule…

# panneau 26

Ce panneau comprend du texte, suivi de deux photos.

## Texte

### Mary. Camp de Réfugiés d’Omugo, Ouganda. 2018

Mary Uba, qui n'est pas sûre de son âge, a fui la violence au Soudan du Sud et a trouvé refuge avec sa famille dans le camp de réfugiés d'Omugo. Dans leur hâte de fuir les combats, Mary a dû abandonner son fauteuil roulant; elle en a maintenant un nouveau, mais il est trop lourd pour elle et, en raison d’un sol accidenté et des fossés de drainage près de sa hutte, elle a perdu son indépendance.

‘Je me demande si je reverrai mes amis ?’ dit-elle. ‘J'ai l'impression d'être en prison, pas libre.’

## Description de la photo de gauche

C’est un cliché en plongée, cadré en largeur devant la jambe gauche de Mary.

Mary est assise près du sol, probablement sur le tabouret de la photo précédente…

Sur la partie gauche de la photo, dans le quart supérieur, on voit le tissu à rayures de la robe, qui couvre la taille et la cuisse.

Au centre de l’image, la seconde partie de la jambe, longiligne, sans mollet, est presque repliée sous elle; le pied repose à plat sur le sol.

La main droite est placée sur le genou, la gauche a saisi le coup de pied, comme pour déplacer un objet inerte.

Les torsions sur ces membres fins et décharnés sont douloureuses à observer.

## Description de la photo de droite

C’est un cliché d’extérieur pris en contre-plongée, cadré en largeur.

Sur le bord gauche de la photo, une piste composée de terre damée et de cailloux.

Au sommet de la côte, une petite portion de ciel et quelques arbres. La ligne d’horizon penche vers la droite.

Sur le bord droit de la piste: la rocaille d’un fossé de drainage, surmonté d’un petit talus.

Un peu en retrait, en haut à droite: une tente UNHCR, deux enfants, dont on ne perçoit que les silhouettes, et un bâtiment foncé en éléments préfabriqués, avec un toit en tôle ondulée.

De manière éparse le long de la piste: plusieurs cabanes en matériaux hétéroclites, avec un petit auvent.

Globalement, tant par le cadrage que par les éléments saisis, ce cliché restitue un paysage peu carrossable, sinon chaotique.